

MARC TRILLARD

Les Mamiwatas

roman

ACTES SUD

LUNDI

Très vite il se rend compte de l'étrange climat qui règne dans la rue ce matin. Il est huit heures passées et pourtant les commerces n'ont pas encore ouvert. Et rien du tumulte des taxis et des bend-skins qui d'habitude noie Victoria Avenue dans le vacarme des coups de klaxon et les mortelles décharges des gaz d'échappement. A Half Mile, il n'aperçoit aucune voiture à la station des clandos pour Buea, et pas plus à l'arrêt Douala un peu plus loin, aucun voyageur et aucun rabatteur pour s'emparer du voyageur et le pousser dans l'habitable dévasté des Celica et des Corolla et des Carina. A Mile One, devant l'hôpital général, c'est le même désert d'individus, les filles des call box ne sont pas entrées dans leur boîte, les petits commerces de bouche sont restés au quartier, aucun camelot ne promène sa boutique de chaussures. Il ne s'explique pas la chose puisque ce lundi n'est pas un jour férié, c'est un jour de semaine travaillé, aucune information en sens contraire ne lui est parvenue ce week-end.

Il croise quelques rares passants qui s'arrêtent et le dévisagent quelques secondes avant de disparaître dans son dos. Mais on ne le regarde pas comme on a l'habitude de le regarder, le Blanc au pays des Noirs qui toujours attire l'attention, qui est-il et que fait-il et où va-t-il et est-ce qu'il sera bon. Et on ne s'enthousiasme pas non plus pour le fougueux destrier qu'il monte et dont les ronflants chevaux sont d'ordinaire l'attraction du jour pour le bord de

route. On le regarde comme une apparition, une étrangeté, une incongruité dans le paysage.

C'est pourtant la même route que celle de tous les jours et il se réjouit de la voir aussi dégagée devant lui. Il échappe ce matin aux gras nuages lâchés au cul des camions, aux meurtriers débordements des taxis, à la paysanne se lançant tout à trac dans une éperdue traversée de la voie en dispersant derrière elle son bois de chauffage, ses épis de maïs grillés, ses gamines glapissantes, ses derniers souvenirs de leurs trop nombreux pères, à cette foire d'empoigne sur roues, cette quotidienne loterie de l'asphalte qui en fauchera toujours un, jamais moins d'un, mais où tout le monde veut prendre son tour. Un jeu, quelque chose d'un jeu, auquel il est lui-même contraint de participer et dont il n'est pas un jour qu'il ne se félicite de s'être tiré sans dommage. Car il n'a pas toujours eu cette chance. Malgré la grande prudence à laquelle il s'oblige, il lui est arrivé déjà de ne pouvoir éviter le bend-skin déboulant au sortir d'un virage sur la mauvaise voie, la sienne, droit sur lui, et rien à faire, seulement freiner et se préparer au choc, et l'instant d'après leurs deux motos renversées sur le goudron. Mais il aime trop ce libre mode de déplacement pour y renoncer, et pour quoi il l'aime plus encore ce matin devant la route qui s'ouvre devant lui, traversant les verdoyants vallonnements des plantations de palmiers à huile, de virgiliens paysages qui jamais ne manquent de lui arracher d'euphoriques exclamations intérieures, et aujourd'hui encore.

Jusqu'à Ombe il ne croise que deux ou trois véhicules peut-être, et il n'en a rencontré guère plus lorsqu'il arrive à Mutengene. Ombe et Mutengene, localités aussi éteintes et silencieuses que celle qu'il a laissée tout à l'heure. Cependant non, pas éteintes, remarque-t-il, silencieuses mais pas éteintes, et pas absentes non plus comme l'était Limbe. Une population plus nombreuse se tient de part et d'autre de la route, et c'est une population différente, note-t-il encore, bien particulière, des groupes de jeunes et de plus jeunes encore, des gosses de seize ou dix-sept ans

accompagnés de leurs petits frères et de leurs cousins tout juste pubères, les plus nantis arborant la casquette Nike ou Texaco ou Castel à l'envers. Ces jeunes-là le dévisagent eux aussi, le peu de temps que leur laisse la formidable machine dévorant l'espace devant sa roue, mais il ne reçoit aucun de leurs traditionnels hommages, les bras levés haut ou les doigts formant le V de la victoire pour saluer le sensationnel motocycliste. L'heure n'est pas à ces ingénues démonstrations, de même qu'aucune forme de naïveté n'imprègne les regards et les visages. Ils sont rassemblés le long de la route dans une intention qui lui échappe. Ils observent attentivement cette route, son amont et son aval, ce qui arrive de Douala et ce qui vient de Limbe. Ils attendent, voilà ce qu'ils font, et maintenant il est dégrisé de ses jubilations pastorales car il comprend qu'ils n'attendent pas en vain, et quel que soit ce qu'ils attendent il n'imagine pas qu'il ne le rencontrera pas lui-même.

Au carrefour de Mutengene il prend à gauche et entame la montée de Buea. Là-haut, la crête du volcan se détache sur le ciel d'une façon exceptionnellement nette.

Il passe le marché installé à la sortie de Mutengene. Marché vide de toute vie. Mais ce n'est pas jour de marché à Mutengene. Mais il y a toujours du monde à Mutengene, toujours quelques marchandes et leurs clients, même quand ce n'est pas jour de marché. Trois tas de tomates et deux fois dix doigts de bananes et six paquets de carottes et le tout fait de joyeuses taches dans le vert universel. Or rien de ça aujourd'hui, ni taches de couleur, ni bruit, ni mouvements, seulement ces gens qui attendent le regard en alerte, ces visages qui se durcissent au fil des minutes. Ou bien est-ce une idée qu'il se fait, une dramatisation de ce qu'il voit ou croit voir, une romantisation de la réalité, selon sa romantique pente naturelle. Un mouvement de sédition est à l'œuvre. La rebelle province séparatiste du Sud-Ouest se dresse contre le pouvoir central. A ce soulèvement, les journaux de la région appellent chaque jour leurs lecteurs entre les lignes de leurs articles et éditoriaux, et ceci n'est ni une vue de l'esprit,

ni une hallucination. La véritable hallucination, c'est de croire que la province peut échapper au pouvoir central. Et en cela, faire croire à ce mirage, le *Post*, le *Herald*, le *Telegraph Frontier* sont des imposteurs.

De retour à son guidon, à sa propre réalité. Le village des horticulteurs, Mile 14. Des vendeurs de fleurs et de plantes d'agrément, un commerce de rayonnement local étonnamment prospère pour une population dont la grande majorité n'a de préoccupation que le prix de la mesure de riz. Et soudain il aperçoit l'attroupement au milieu de la route, à deux cents mètres.

Il ralentit sa course pour se donner le temps d'observer. Que font-ils ? Ils occupent la chaussée. Ils en interdisent l'usage. Ils ont coupé la route. Ils la tiennent avec les souches et les branches d'arbre et trois ou quatre pneus qu'ils ont tirés jusque-là et sont en train d'enflammer. Deux ou trois dizaines de jeunes là-bas, les mêmes que ceux de Mutengene. Mais ceux-là ont abandonné le taciturne quant-à-soi de leurs frères plus bas, ils se sont lancés dans l'action, pourquoi se retenir de ce qui brûlait dans les yeux là-bas mais ne flambait pas sous leurs mains. Ils conciliaient avec véhémence et tournent autour de leur œuvre de barricade et tapent du pied dans les pneus, marquant leur pouvoir, affirmant leur prise sur ces quelques mètres de bitume et peu importe pour combien de temps, c'est maintenant que ça compte. Et lui, que décide-t-il ? Il ralentit encore mais continue d'avancer. Il a fait tout ce trajet et il n'est plus qu'à quelques kilomètres, à moins de dix minutes de l'Alliance. Et il est curieux, la curiosité le pousse vers le barrage, il veut savoir ce qu'il y a derrière, ce qu'il y a dedans, qu'est-ce qui a poussé à son édification, le mécanisme déclencheur de l'insurrection. Parce qu'il n'y a pas de doute, c'est une insurrection.

Et puis ils l'ont vu. Ont vu arriver vers eux le solitaire usager de la route interdite, ce téméraire voyageur qui n'a pas encore fait demi-tour devant l'obstacle, devant le danger qu'ils représentent, et c'est tout ce qu'il ne veut pas faire, tourner les talons et les entendre le huer.

Il s'arrête devant le premier tronc d'arbre, la première colonne de fumée du caoutchouc en train de brûler, et il se voit aussitôt entouré et abondamment apostrophé. Quelle aubaine ! Un innocent, c'est-à-dire un imbécile, vient se livrer de lui-même à leur vindicte, et pas n'importe quel innocent, mais un Blanc, et voyez la fête qui s'annonce ! Cependant il garde son sang-froid. Il s'est déjà trouvé devant ce genre de situation, dans ce pays et ailleurs. Outre qu'il ne déteste pas les picotements de peur.

Il repère celui qui lui semble le plus âgé parmi les émeutiers et il l'interpelle. Il invente quelque chose comme ça lui vient. Je suis en route pour l'hôpital général de Buea où je dois retirer des examens, des analyses, le sang, et aussi des radios, les poumons, c'est urgent, c'est pour moi, ma santé. Et le mensonge semble opérer, il a été convaincant, son interlocuteur est ébranlé, rallié à sa cause, il va plaider cette cause. Mais au moment où celui-ci veut se faire entendre de ses frères il comprend qu'il n'y parviendra pas. Autour de lui les cris et l'exaltation ont redoublé. Le Blanc sur sa moto à cinq ou six millions c'est une provocation. Le Blanc tout seul, même sans sa moto, c'est une provocation. Il maîtrise trop mal le pidgin pour comprendre le sens de leurs vociférations mais il imagine sans peine que sa personne en est l'argument central. Il saisit aussi le nom de quelques villes qui reviennent dans cette fièvre et cette confusion, Douala, Bamenda, Bafoussam. Et brusquement il se souvient. C'était samedi dernier à Douala, avant-hier. Le meeting interdit de John Fru Ndi. La police a fait feu et l'un des sympathisants ne s'est pas relevé. Et quelques heures plus tard, dans un enchaînement de circonstances fortuit, les chauffeurs de taxi et les artisans du petit transport collectif et les bend-skins asphyxiés par la hausse du prix des carburants ont décrété une grève nationale. Il vit aux marges du pays, dans l'éloignement physique et intellectuel de son actualité, peut-être par manque d'intérêt, et c'est pourquoi ces informations ont glissé hors de son esprit. Mais c'est

bel et bien à cette actualité, aux conséquences de ces deux événements qu'il est confronté ce matin, et de la façon la plus directe qui soit.

Personne sur les routes du pays. Tel est le message des syndicats que des milliers de téléphones ont relayé à travers les provinces de l'Etat et jusqu'ici, à mi-chemin des hauteurs de Buea. Où l'on se fait une joie d'appliquer la consigne – une colère, une vengeance générale dans laquelle on retrouve au premier rang l'image du frère anglophone abattu comme un chien il y a deux jours par le pouvoir francophone. Au fait, ce Blanc-là n'en serait-il pas un autre, de franco, en sus d'être blanc ? Il ne leur laisse pas le temps de lui poser la question. Il doit fuir maintenant, yes, c'est d'une fuite qu'il s'agit, sans équivoque, comme il ne pourra plus le faire dans un laps de temps qui ne se compte plus qu'en secondes. Il marmonne sa repentance, sa soumission, OK, OK, on ne passe pas, tant pis pour l'hôpital, en anglais, pas en français, tandis qu'il redémarre son engin et engage un lent demi-tour hors du piège. OK, OK. On le laisse faire, tout va bien pour l'instant. On le laisse faire parce qu'on est pris de court, on venait juste de l'avoir à soi et il s'en va sans qu'on ait pu se concerter sur le sort qu'on allait lui réserver. Ils manquent de décision, ou d'imagination. Il comptait aussi là-dessus. Sans grand mérite. On ne sait pas aussitôt ce qu'on peut faire avec un étranger – un Blanc – comme on le sait avec un national. OK, OK, OK, continue-t-il de mâchonner, et toujours personne pour s'accrocher à sa selle, pour abattre sa main sur son épaule.

Si, finalement. A l'instant où il lance sa machine sur la route libre il reçoit un coup de poing dans le dos. Puis, ou simultanément, l'impact d'un coup de pied dans la roue arrière.

Puis les cris de victoire, les hululements, les hurlements moquant le fuyard. A bon compte, juge-t-il, mais bien naturels.

On l'attendra donc là-haut pour aujourd'hui, la maison survivra bien sans lui. Quoi qu'il en soit, au train où vont

les choses, il doute qu'on y rencontre grand monde ces prochaines heures.

A l'embranchement de Mutengene rien ne va plus, en effet. Le message des syndicats est parvenu ici aussi, comment en aurait-il été autrement. Un barrage fait des mêmes caisses de bois, carcasses de pneus et pièces de ferraille condamne la circulation, inutilement, puisque personne ne s'y risque. Il est la stupide exception à cette règle de bon sens. Et on n'entendra pas plus son histoire ici qu'on ne l'a fait là-haut, malgré tout le sombre décor dans lequel il va l'amener, ma femme est en couches mais l'enfant vient mal, une Camerounaise, oui, ce qui fait de nous un couple mixte, binational, ma femme camerounaise comme vous autres camerounais, ainsi mes frères laissez-moi passer. Ils ne le permettraient pas. Fallait pas toucher à notre sœur, mon beau. Fallait demander la permission d'abord. La sœur accouchera comme elle pourra et maintenant nous allons te mettre nu.

Son salut arrive par l'ouest. Un transport de troupes. L'inespéré vert kaki pour remettre le monde à l'endroit. Les hommes en tenue sautent de leur camion et ils sont sa chance du jour. Il bénit leurs matraques levées, la férocité sur leurs visages, la brutalité avec laquelle ils défoncent l'obstacle, il applaudit à la débandade des émeutiers dans les quartiers, n'en restez pas là les gars, poursuivez-les jusque là-dedans ! C'est un inconditionnel supporter de l'ordre et de la loi, en cet instant, il vote pour, il voue sa pleine et entière reconnaissance à leurs courageux défenseurs tombés du ciel.

Il s'engouffre dans la première brèche ouverte dans la barricade. Fonce vers son refuge de Limbe. S'efforce de chasser l'image du prochain barrage qu'il va nécessairement rencontrer et sur lequel dansent ses jeunes beaux-frères ennemis.

C'était il y a un an et demi, deux mois après sa prise de poste. L'université s'était embrasée à l'annonce des résultats du concours d'entrée aux facultés de médecine de Douala et de Yaoundé. Le rectorat avait prématurément divulgué la liste des étudiants admis avant que le ministère de l'Enseignement supérieur ne publie la sienne. De celle-ci, les noms d'une quinzaine d'étudiants anglophones avaient disparu au profit de ceux d'un même nombre de francophones. En quelques heures, la colère avait submergé le campus, majoritairement anglophone et solidaire des spoliés. On assistait à l'énième brimade de leurs droits et de leur appartenance culturelle mais ils n'allaient pas se laisser faire. Ils avaient bloqué l'université, déployé les banderoles fustigeant le pouvoir central, donné la chasse à leurs camarades francophones, renversé les voitures sur Main Road et commencé à la remonter dans les cris et les protestations. Lui-même n'avait rien vu de ces émeutes, de ces bourrasques de fureur qui avaient traversé les quartiers de Moliko, le Dirty South où sévissaient *underworldmen* et pillards de chambres d'étudiant. Contre l'envie qui le tenait, on lui avait expressément déconseillé de se rendre là-bas, et sans doute pas à bord du véhicule de service de la Coopération française. Ils avaient, lui et son personnel, suivi l'évolution des événements depuis l'Alliance, sur les ondes des deux radios locales et grâce aux témoignages de ceux qui revenaient d'en bas. Au cours de la deuxième nuit des troubles, les policiers anti-émeutes avaient chargé aux abords de l'université puis traqué les émeutiers jusque dans les chambres des minicités, se payant de leurs mauvais salaires sur tout ce sur quoi ils avaient pu faire main basse, dont le corps de plusieurs étudiantes. Les tirs à balles réelles avaient occasionné deux morts et un blessé qui devait décéder en arrivant à l'hôpital général. Au lendemain de la nuit tragique, les journaux de la place avaient publié en pleine page les images des victimes telles que le photographe les avait trouvées, étendues à terre, le regard perdu dans l'au-delà des martyrs, ce qui avait un peu

plus attisé l'indignation des étudiants. Ceux-ci, avant qu'on emmène les corps, s'étaient emparés d'un étendard aux couleurs nationales dont ils avaient trempé le vert-jaune-rouge dans le sang de leurs frères sans vie, et c'était derrière ce théâtral drapeau qu'ils avaient entrepris de rejoindre les bureaux du gouverneur, six kilomètres plus haut, par la seule route qui y conduisait et qui passait aussi devant les locaux de l'Alliance. Il ne faisait pas de doute que l'institution qui promouvait la langue de l'ennemi serait une cible de choix sur laquelle vérifier leur colère et ils s'y étaient préparés, lui et les employés, ils s'y étaient préparés de la plus simple façon, en s'enfermant et en attendant, faisant silence, faisant le mort. Par bonheur, la marche des étudiants s'était interrompue en chemin après que le gouvernement eut démis le recteur de l'université et engagé des pourparlers avec les leaders. Les étudiants avaient déposé les armes en attendant de voir. Il était descendu à Moliko et avait observé la dévastation laissée par les trois jours d'émeute, les pylônes de l'éclairage public abattus, les voitures renversées et brûlées, les barrages encore fumants qui avaient calciné la chaussée.

Il avait goûté aux premières vraies violences natives, ces trois jours-là, même s'il n'y avait pas goûté directement. Ce qu'en avaient rapporté les visiteurs de l'Alliance, les dramatiques photos en une des journaux, la tension qui transpirait des commentaires et des communiqués radio, l'émotion qu'il avait vue sur le visage de ses employés avaient suffi pour qu'il s'en fasse une représentation plus vraie que s'il les avait vécues. Plus tard, d'autres violences avaient suivi, pas de nature politique, seulement *naturelles*, comme inhérentes, une sorte de mode de vie. La population du pays vivait dans un continuuel rapport de force général, à tous les étages de la société, engendrant une suite sans fin de conflits publics et privés.